

roger, ils se renfermaient dans un mutisme de parti pris.

Un rédacteur du *Século*, M. Paul Lehoty, ancien magistrat, fils du directeur-général du *Século*, a été blessé à la cuisse à l'attaque du château de Buzanval.

Un obus lancé dans l'après-midi par une des pièces du corps franc d'artillerie du commandant Potliet, est tombé sur une poudrière établie par les Prussiens à la Tour-à-l'Anglais. Une violente explosion dont les effets ont dû être désastreux pour nos ennemis s'est aussitôt fait entendre.

Paris, 23 janvier.

Je n'ajouterais rien au compte-rendu fait par le *Journal officiel* des tristes événements qui se sont accomplis dans la journée d'hier; je me borne à constater que d'après le récit du *Combat* (qui a encore paru ce matin) et des feuilles de la même couleur les premiers coups de fusils auraient été tirés non par les envahisseurs mais par les défenseurs de l'Hôtel-de-Ville.

Toujours est-il que ces déplorables scènes ont produit dans Paris la plus douloureuse impression; il y règne une grande irritation contre les auteurs de ces désordres sans que le gouvernement rencontre néanmoins le concours enthousiaste qu'il obtenait le lendemain du 31 octobre et il serait fort à désirer qu'une bataille avec les Prussiens vint nous arracher aux tristes préoccupations que ces événements font naître.

Le *Combat* dit que l'ex-commandant Sapia a été tué à la tête des insurgés sur la place de l'Hôtel-de-Ville. D'après le *Rappel* ce ne serait qu'un bruit qui mériterait confirmation. Il en est de même d'un autre bruit d'après lequel Flourens aurait été de nouveau arrêté hier soir.

L'un des principaux résultats de l'insurrection devait être de s'emparer des pièces de la légion d'artillerie qui avaient été soigneusement parquées dans le parc qui se trouve derrière la cathédrale. Pour mettre ses canons à l'abri d'un coup de main, huit mitrailleuses avaient été mises en batterie aux abords du square, avec ordre de tirer sur la première colonne armée qui se présenterait. S'il faut en croire la *Vérité* plusieurs ont été arrêtés hier dans l'après-midi. L'un d'eux s'efforçait de fonder de l'agitation à la porte du palais de l'ex-gouverneur de Paris. On a trouvé sur lui des papiers établissant qu'il était de nationalité prussienne. Il porte le même nom que celui du fameux pianiste du roi de Bavière, Richard Wagner.

Un autre espion a été arrêté à peu près dans la même circonstance à la porte de l'état-major du général Vinoy, rue de Grenelle-Saint-Germain, ci-devant l'école d'état-major.

Admettant aujourd'hui le général Schmitz rentre dans la vie privée. Il est probable qu'il ne prendra plus de service jusqu'à la fin de la guerre.

Le général Vinoy, commandant en chef de l'armée de Paris, s'institue avec son état-major au Louvre, cour Coulaucourt dans les anciens appartements du général Fleury.

M. de Bismark a fait parvenir aux membres du corps diplomatique un mémoire étendu sur la question du bombardement. Ce mémoire s'appuie en droit sur les auteurs qui ont écrit sur le droit des gens pour établir qu'un bombardement peut n'être pas dénoncé à l'avance et prétend en fait, que si les étrangers n'ont pas été mis à même de quitter Paris avec le bombardement, c'est le gouvernement de la défense nationale qui doit être tenu responsable.

De l'école militaire on vient de diriger sur les différents forts, principalement sur ceux du Nord et du Sud, des artilleurs nouvellement formés. Ce sont les

jeunes soldats de la dernière classe. On se souvient de la brillante conduite qu'ils ont tenue dans la journée du 2 décembre et on compte beaucoup sur leur bravoure, leur patriotisme et sur leur discipline.

Le *Paris-Journal* croit pouvoir annoncer aujourd'hui d'une façon certaine que la ration de pain sera portée à 400 grammes à partir de mardi tout au moins dans le courant de la semaine.

Le même journal ajoute : moyennant le mélange de l'avoine, du riz, de l'orge, du seigle et du son avec la farine de blé proprement dite, il y a du pain pour la population parisienne, avec les quantités actuellement en magasin, sans parler de ce qui pourrait être ultérieurement découvert, pour jusqu'à 15 mars, à raison de 400 grammes par personne. Nous nous croyons en mesure de l'affirmer de la façon la plus formelle.

Il y a en outre, en biscuits dans les magasins de l'Etat, un approvisionnement qui répond à environ quinze jours de la consommation parisienne.

La journée a été très-calme. On entend une assez vive canonnade du côté du Sud.

REVUE FINANCIÈRE

Les transactions deviennent de plus en plus nulles à la Bourse. Il n'y a plus pour ainsi dire trace de spéculation. On vend et on achète peu à peu selon les besoins et l'occasion du moment. Mais les mouvements des cours sont généralement insignifiants. Le 3/0 a, par exception, subi cette semaine quelque variation. Du cours de 51, 35, on s'était élevé à 51 80; puis on est descendu au dessous de 51 fr. ces oscillations ne tenaient en rien à des considérations financières; elles étaient le résultat de bruits répandus au sujet de la sortie générale Trochu, et le chiffre des affaires traitées n'a en rien augmenté ni diminué. Les chemins sont à peine cotés de deux jours l'un, maintenant d'ailleurs assez bien leurs prix. Les actions des établissements de crédit, autres que le crédit foncier ne sont pas non plus cotés tous les jours. Nous retrouvons aujourd'hui le comptoir d'escompte et la société générale, à très peu près aux mêmes cours que la semaine dernière. La Banque de France joue un grand et noble rôle dans ce moment-ci; c'est elle qui fournit à la défense nationale ses plus sûres et ses plus abondantes ressources. Aux avances déjà faites le conseil de régence vient tout récemment d'ajouter une avance de 200 millions. Nous constatons quelques transactions sur les fonds italiens à des cours beaucoup plus élevés que ceux de la semaine dernière.

On sait maintenant que le coupon de janvier ne tardera pas à être payé comme d'ordinaire chez MM. Rothschild. Le 3% italien qui était jeudi dernier à 52,90 est aujourd'hui à 55,80. La hausse du 67 américain ne s'arrête pas. A n. 2, on trouvait hier encore assez d'acheteurs. Tous les titres de rentes espagnoles qui se présentent sont facilement absorbés à 29. Les fonds turcs sont les mêmes, depuis quelques jours; plus demandés qu'offerts.

Le *Daily News* du 26 publie la note suivante :

« Hier au soir, jusqu'à une heure avancée, le Foreign-office n'avait reçu aucune confirmation de la nouvelle que M. Jules Favre eût fait au comte de Bismark des propositions pour la capitulation de Paris.

« Le bruit a couru que le ministre français était arrivé à Douvres et devait partir à midi pour Londres, mais ce bruit n'avait pas le moindre fondement.

« Nous apprenons, d'ailleurs, par un télégramme spécial de notre correspondant au quartier général à Versailles, que M. Jules Favre est retourné mardi à Paris. »

NOTRE FLOTTE

Notre flotte n'a bien certainement pas rendu les services qu'on attendait d'elle au commencement de la guerre. Un retard incompréhensible ne lui a permis de quitter Cherbourg que longtemps déjà après la dé-

claration de guerre, et la flotte prussienne qui était en croisière en ce moment put rentrer à Jade sans être inquiétée, quand il eût été si facile pour notre escadre d'arriver avant elle devant les côtes prussiennes et de lui couper la retraite.

La flotte prussienne étant réfugiée, partie dans la Jade, partie à Kiel, que devait faire l'escadre française ? Bloquer l'Elbe, le Weser et les ports de la Baltique. C'est ce qui fut fait, mais ce blocus, imparfaitement soutenu à des frais énormes et de grands dangers ne put durer longtemps. Il fut bientôt levé et nos navires revinrent après n'avoir rien fait, si ce n'est capturé quelques petits navires de commerce allemands, dont beaucoup sur lest. Aucun débarquement, aucun bombardement ne fut tenté, et cela pourquoi ? La réponse est aisée, parce qu'on n'avait pas de troupes disponibles d'une part et que de l'autre on n'avait envoyé ni navires légers, ni canonnières. Le blâme en doit retomber, non sur les officiers et les marins qui, eux, brailaient d'en venir aux mains, mais bien sur ceux qui étaient alors à la tête des affaires. Il est vrai que l'on avait compté que la marine prussienne consentirait à se mesurer avec la nôtre, et on ne se doutait pas qu'elle irait s'enfouir dans ces ports, c'est pourquoi l'on avait envoyé tant de cuirassés, mais enfin le peu d'eau et les nombreux bancs que l'on trouve tout le long des côtes de l'Allemagne exigeraient l'emploi de navires d'un tirant d'eau moindre que celui de nos grandes frégates.

Deux ou trois croisières furent ensuite faites par notre escadre à l'embouchure de l'Elbe, et pour tout résultat amenèrent la prise de quelques navires de commerce, pour la plupart de peu de valeur qui ne compensaient pas les frais énormes qu'entraînaient ces expéditions où nous faillîmes perdre quelques-unes de nos plus belles frégates.

Demandez aux marins de notre escadre les agréments que procure une campagne d'eau tonne à Hëlzigland !

L'hiver vint; il ne fallut plus songer à envoyer nos gros navires croiser sur les côtes prussiennes; on en désarma quelques-uns, les autres furent mis en station sur nos principales rades ou croisèrent le long de nos côtes.

Le printemps nous revient, nous ignorons les dispositions que prend le ministre de la marine, mais nous espérons fermement qu'il sera fait en sorte que la flotte française se relèvera à ses propres yeux comme à ceux de l'Europe entière, et que nos vaillants marins qui combattent maintenant avec tant de courage et d'abnégation sur terre rendront à notre marine ce renom de bravoure et d'audace qu'elle avait si noblement gagné.

Mais si la marine militaire des Prussiens évitait toute collision avec la nôtre, leur marine marchande était florissante et nous offrait l'occasion d'employer utilement nos nombreux avisos et corvettes. Les Anglais étaient persuadés que deux mois, après la déclaration de guerre, un navire allemand n'oserait s'aventurer sur les mers. Eh bien non ! c'est à peine si elle s'est sentie de la guerre; on le prouve par des faits et des chiffres. Nos croiseurs ont pris environ 90 navires allemands; il y en a qui sont chargés de riches cargaisons, mais là est le petit nombre; il y en a beaucoup de petits et chargés de marchandises de peu de valeur ou sur lest. Il est bien évident que si nos croiseurs voulaient s'en donner la peine ou s'ils n'étaient pas paralysés par certains ordres, le nombre de navires pris à l'ennemi serait beaucoup plus considérable, mais pour cela, il ne faudrait pas laisser passer les navires allemands à quelques encablures sans les inquiéter, ni éviter les parages fréquentés.

Quelques navires de première marche, croisant au large de l'Elbe, quelques-uns au nord des îles Britanniques entre les îles Orkney et quelques-uns dans la Manche, en manœuvrant avec activité et adresse capturaient un grand nombre de navires allemands. Mais non ! au lieu de cela, rien ! A de rares intervalles on capture une misérable goélette, quand on tombe dessus et qu'il ne faut pas faire un mille de route pour la prendre (il faut bien prouver que nos croiseurs existent) ! autrement, les navires de quelque valeur, on ne cherche pas à les capturer. Les magnifiques steamers du Lloyd allemand contiennent toujours leur navigation régulière entre les ports de l'Allemagne et d'Amérique; leur service n'a été interrompu que pendant le blocus, et depuis, ils

marchent comme si la guerre n'existait pas ou plutôt comme si nous n'avions pas de marine.

Deux ou trois de ces splendides navires ont été poursuivis mais ont toujours réussi à s'échapper. S'ils ont une marche si rapide, pourquoi ne pas chercher à leur barrer la route entre les îles Orkney par où ils passent à chaque voyage après avoir traversé la mer du Nord de l'Elbe à Grimsby et remonté vers le nord de l'Ecosse pour continuer de là leur route vers l'Amérique, sans être inquiétés ? Au commencement de la guerre, de nombreux navires de commerce allemands, craignant notre marine, se réfugièrent à Queenstown et à Falmouth. Après y être restés quelques semaines, quelques-uns se hasardèrent à continuer leur route et réussirent; aussitôt presque tous les autres quittant leur abri arrivèrent sans encombre chez eux; très-peu furent capturés. Demandez à des capitaines arrivant de divers voyages s'ils ont rencontré des navires de guerre français dans leur traversée : « Non ! vous répondront-ils presque toujours, je n'en ai vu qu'en rade de Dunquerque; on en rencontré quelquefois un par-ci par-là dans la Manche. » Mais où sont-ils donc nos croiseurs, évitent-ils les parages fréquentés ?... Il se trouve des personnes qui sont d'avis de ne pas courir sus au commerce allemand : « Il est inutile, disent-ils, de prendre les navires de commerce prussiens, il faudrait également leur rendre après la guerre et payer de grosses indemnités. » Oh ! alors, faisons la paix de suite, mais si nous continuons la guerre à outrance pour ruiner l'ennemi, admettant même que notre cause fût perdue, ruinons-le sur mer en même temps que sur terre puisque nous le pouvons. Que notre flotte s'abstienne d'aller croiser le long des côtes prussiennes, que nos croiseurs cessent d'inquiéter le commerce allemand, l'ère à eux ! Cela regarde le Gouvernement et ne nous touche à assez près pour que nous élevions la voix, mais que nos navires de commerce, et nos côtes cessent d'être à l'abri, voilà ce contre quoi nous pouvons protester : nous en avons le droit.

Une corvette prussienne partie d'un des ports de Prusse et venant, après avoir passé par la mer du Nord, et l'Ouest des îles Britanniques, capturer un navire français chargé de provisions pour le compte du Gouvernement français à six milles de l'embouchure de la Gironde, en plein golfe de Gascogne, voilà qui est un fait incompréhensible et qui ne devrait pas être. Ce hardi croiseur après avoir accompli cet exploit qui n'est peut-être pas le seul, poursuivi par un de nos gros navires, vient de se réfugier dans le port de Vigo, en Espagne. Espérons qu'il y sera bloqué ou coulé s'il en sort; espérons aussi que le brick capturé sera repris par nous dans sa traversée de Plymouth en Prusse. Mais ce fait seul d'un navire de guerre ennemi venant croiser sur nos côtes et prendre un de nos navires, devait réveiller la marine française de son apathie et de son impardonnable inaction. Elle avait trop compté sur elle-même et il serait honteux pour la France que l'infâme flotte prussienne vint se jouer de la nôtre qui flottait si y a quelques mois encore pour la plus formidable du monde. A elle seule, revient le droit et l'honneur de justifier par ses actes son vieux renom de bravoure que lui valurent tant d'illustres marins.

Espérons qu'elle le fera, et qu'elle le fera bientôt.

(Autorité de Dunquerque)

L'INTENDANCE MILITAIRE

Nous lisons dans l'*Echo du Nord* : Monsieur l'Inspecteur général nous adresse la lettre suivante :

« Monsieur, » Depuis plusieurs jours vous jetez à la face de l'intendance des accusations qu'il est de mon devoir d'éclaircir; vous dites aujourd'hui qu'elle a livré des souches dont les semelles sont en carton et dont vous avez plusieurs échantillons entre les mains. » J'ai l'honneur de vous inviter à m'apporter ces échantillons à l'hôtel du Nouveau-Monde, où je suis logé; faute de quoi j'en référerai au Procureur de la République. » Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération. » L'Inspecteur général, » J. RICHARD. » M. « l'Inspecteur général » se trompe;

Chapitre XI.

LES DEUX PRINCESSES.

« Pauvre Joseph ! dit l'impératrice en soupirant; son cœur est encore si plein de douleur et d'affliction. Nons pensons déjà à remplacer celle qu'il a perdue pendant qu'il la pleure encore. Mais vous avez raison, Kaunitz, il faut qu'il se remarie, et qu'il aille d'écouter son cœur, il ne consulte que son devoir, qui lui commande de donner un héritier au trône. Au surplus, nous lui accorderons un peu de temps. Si nous pouvions, au moins, lui proposer une femme digne de succéder à l'angélique Isabelle !

« Si V. M. pense, répondit le chancelier, qu'il est nécessaire d'accorder un délai, nous pouvons toujours nous occuper des préliminaires de ce mariage, que V. M. envisage trop comme une affaire de sentiment, tandis qu'il s'agit ici d'une affaire politique, d'une union qui favorise les intérêts de la maison impériale.

« Avez-vous à me proposer pour Joseph une femme qui réponde à ces exigences, sans déplaire par trop au cœur et aux yeux ?

« Il est indispensable que ce soit une princesse allemande.

« Et pourquoi cela ?

« Parce qu'il ne faut rien négliger

il se croit encore au beau temps de l'époque autoritaire et soldatesque. Le chef d'une colonne mobile de décembre 1831 n'aurait pas répondu plus chevalieusement que ne le fait ici M. « l'Inspecteur général. »

Il doit être avantageux pour les fournisseurs en général de savoir que M. l'Intendant demeure hôtel du Nouveau-Monde, cela peut leur éviter une recherche dans l'*Almanach Bottin*; pour nous, qui ne sommes pas fournisseurs, le renseignement n'a guère de valeur.

Nous ne pouvons attribuer qu'à un erreur non moins incompréhensible, l'invitation étrange qu'il nous adresse; M. Richard s'est figuré sans doute qu'il parlait à un de ses caporaux, ou peut-être a-t-il cru répondre à un officier revenant de Metz ou des prisons d'Allemagne (à bon entendre, demi-mot); quant à nous, qui ne sommes pas aux ordres de M. l'Intendant, s'il désire nous voir, il faudra qu'il prenne la peine de venir chez nous et de s'y présenter poliment.

M. l'Intendant, que nous avons pris en flagrant délit de faute, et dont l'impéritie a peut-être coûté la vie à deux ou trois cents de nos infortunés concitoyens, a l'aplomb de nous menacer de la justice !

Vous faites ici une troisième confusion, M. l'Intendant. C'est nous qui hier avons dénoncé à la justice les agissements de votre administration, parce que nous n'entendons pas que la malade, tue nos frères sur la route qui mène à l'ennemi, et parce que nous n'entendons pas que la République endosse la responsabilité d'escroqueries auxquelles vous êtes étranger; nous n'en doutons pas, mais que votre nonchalance favorise.

Et cette nonchalance est telle que vous ignorez même ce qui se passe dans vos propres bureaux. Pendant que vous nous sommez de produire devant vous les pièces justificatives de nos accusations (comme si vous n'aviez pas ces pièces par milliers dans vos magasins), votre commission d'examen se réunissait et vérifiait l'exactitude de nos dires. Vous n'en étiez même pas instruit !

Ceci rend tout autre commentaire superflu, n'est-ce pas, M. l'Intendant ?

Cependant, pour continuer à vous aider dans vos fonctions et épargner à la défense nationale de nouvelles déceptions, nous vous signalons comme particulièrement défectueux, parmi les nombreux articles que réforment vos magasins, les gibiers, les fourreaux de baïonnette, etc.

Au sujet de notre note d'hier, nous recevons, d'une personne en mesure d'être bien renseignée, la lettre suivante, que nous respectons jusqu'à l'extrême indulgence :

« Monsieur le rédacteur de l'*Echo du Nord*.

« Dans votre journal d'hier vous vous élevez avec beaucoup de raison contre l'exploitation scandaleuse de certains fournisseurs de l'armée qui ont livré des chaussures avec des semelles en carton.

« Vous avez mille fois raison d'appeler l'attention de tous sur une fraude indigne.

« Vous ajoutez : Que fait donc la commission ? De quel nom qualifier les fournisseurs ?

« Permettez-moi de répondre à ces deux interrogations.

« Je vous dirai tout d'abord que la commission d'examen est composée des officiers de l'armée d'un caractère irréprochable, dont l'honorabilité ne peut être suspectée, elle fait son devoir en examinant consciencieusement les livraisons des nombreux fournisseurs, mais elle ne peut être infallible et il arrive que des livraisons plus ou moins défectueuses échappent à son examen. Quant aux souches dont les semelles sont fournies de carton et qui sont venues d'Angleterre, c'est cette même commission qui a découvert la fraude soigneusement cachée par enveloppe de cuir. C'est encore cette commission qui ne s'est pas contentée de refuser la livraison; mais qui a fait un procès verbal pour que les auteurs du vol soient poursuivis.

« Quant aux fournisseurs honnêtes, ils déploient aux yeux de ces pratiques frauduleuses dont ils ne doivent pas être rendus responsables.

pour que la maison de Habsbourg reconquière en Allemagne la prépondérance qu'elle est menacée de perdre. La Prusse, devenue moralement grande par la guerre de Sept-Ans, est sur le point de devenir une rivale dangereuse; bientôt peut-être elle élèverait la prétention d'avoir une voix décisive dans les affaires germaniques, et un jour peut venir, où se posant la rivale de l'Autriche, elle prétendrait à la couronne de l'Empire pour le margrave de Brandebourg.

(La suite à un prochain numéro.)

Avis aux Militaires et gardes nationaux mobilisés

1000 CABANS AVEC CAPUCHON EN DRAP BLEU

Confectionnés suivant l'ordonnance, seront livrés en détail au même prix qu'à la Préfecture, soit au prix de fr. 2.25

Aux grands magasins de la Providence à Roubaix, rue Saint-Georges, et à la succursale de Lille, section de Wazemmes rue Notre-Dame, 261, 263 et 265.

et le visage caché dans ses mains, ne changea point d'attitude quand sa sœur eut fini de lire.

Tout à coup des sons mélodieux, venant de la pièce voisine, attirèrent son attention. Il releva la tête et prêta l'oreille. Il avait déjà entendu cette musique; il ne la connaissait que trop bien ! Il se rappela cette représentation à l'Opéra où Isabelle avait cherché à cacher ses larmes dans un bouquet, et il la revit dans tout l'éclat de sa beauté. Cette musique réveillait ses souvenirs, son bonheur, son amour. Que de fois n'avait-il pas entendu les sublimes et émouvants accords de ce violon; que de fois Isabelle ne lui avait-elle point parlé au moyen de ces cordes si éloquentes à peindre tous les sentiments, sous son archet magique ! « L'amour a sa propre langue, lui avait-elle dit un jour : c'est la musique; écoute si tu la comprends ! » Oh ! si se souvenait de cela à présent qu'on lui disait qu'elle ne l'avait jamais aimé, et il ne pouvait pas encore, il ne voulait pas le croire !

Enivré par la musique, il reprit la lettre et la baisa en se tournant vers Christine.

« Je ne te crois pas, dit-il; ma confiance en elle sera éternelle comme mon amour et ma douleur ! »

Cette résistance inébranlable rendit Christine dure et cruelle.

« Tu tiras les lettres qu'elle m'a écrites; tu y trouveras la preuve que ce n'est pas toi, qu'elle a aimé, mais un autre.

« Un autre ! s'écria-t-il d'un ton menaçant, je le tuerais !

« Il était mort avant qu'elle te connût !

« Elle l'a oublié sur mon cœur ! » Et un sourire de bonheur et d'orgueil illumina son visage. Il relut la lettre et reprit d'un air triomphant : « Oh ! vois combien elle était noble et généreuse ! mensonge pour me consoler de sa perte en me donnant le change. Oh ! Isabelle, mon cœur te pénètre et le comprend ! »

Christine garda le silence, mais elle dit en elle-même, avec la ténacité d'une femme : « Je le déromperai en lui donnant toutes les lettres d'Isabelle. »

Le violon de la pièce voisine se tut en ce moment; le piano fit entendre ses accords, que couvrit bientôt la voix pleine et puissante d'une femme, qui chanta d'un ton déchirant le cri de désespoir d'Orphée : *Che fero senza Euridice !*

Joseph trembla et une vive rougeur couvrit ses joues; c'était l'air favori d'Isabelle. Alluré par ces accords, il s'approcha lentement de la porte de communication et l'ouvrit machinalement.

Gluck tenait le piano, et debout, à côté de lui, chantait la jeune archiduchesse Elisabeth, douée d'une voix ravissante. Leur auditoire se composait de LL. MM. II. et de leurs enfants. Dès que Joseph, pâle et le visage baigné de larmes, parut sur le seuil de la porte, ils étendirent tous les mains vers lui avec des regards affectueux et suppliants.

Gluck seul ne se doutait pas de la

présence de Joseph; tout en jouant avec frénésie, il interrompit brutalement l'archiduchesse.

« Vous chantez faux, lui dit-il; recommencez. » En dépit de ce ton dur, deux grosses larmes roulèrent sur les joues et jusque sur les mains du maître.

Elisabeth recommença le : *Che fero senza Euridice*.

L'impératrice tendit alors les bras à Joseph. Et lui, domptant son propre cœur, il s'y précipita en répétant d'une voix déchirante : *Che fero senza Euridice !*

Pendant que Marie-Thérèse le serrait sur son cœur et versait des larmes, l'empereur s'approcha et les entourait tous deux de ses bras. Elisabeth ne chantait plus mais Cluck ne s'en apercevait point. Ses mains glissaient sur les touches et en tiraient des accords étranges et inconnus. Sa tête était penchée en arrière, comme s'il tendait vers le ciel une oreille attentive, et son visage rayonnait d'enthousiasme, car il entendait sa musique à venir; traduisant en paroles et en musique la douleur de l'archiduc Joseph, il improvisait l'admirable désespoir d'Alceste : *No crudel, non posso vivere tu lo sai, senza dite !* Et tandis que Gluck exécutait ses sublimes mélodies, Joseph répandait sur le sein de sa mère les dernières larmes de sa jeunesse; ses rêves d'or s'étaient évanouis; les souffrances morales avaient fait de lui un homme,